

Pour non-liseurs

Volume 27, numéro 3 (159), juin 1985

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31283ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(1985). Compte rendu de [Pour non-liseurs]. *Liberté*, 27(3), 114–119.

FRANÇOIS HÉBERT
JEAN-PIERRE ISSENHUTH
FERNAND OUELLETTE
FRANÇOIS RICARD

La poésie ne fait que passer

Parfois, en janvier, une gélinotte qui marchait sur une branche de sapin enneigée s'arrête et s'ébroue comme un chat. Plus tard, les bouleaux pleurent par les trous du pique-bois, disposés comme des trous de pipeau. Venue du désert de l'avenue, l'hirondelle bicolore traverse l'air; on ne la voit jamais au sol, où les merles tirent des vers, où les gros-becs circulent en émettant un curieux claquement. La larve de la coccinelle, qui était rose, et qui dormait dans les feuilles mortes, devient un dragon noir au milieu des pucerons, derrière une feuille de prunier, après quoi elle se fixe au tronc d'un bouleau, et attend la métamorphose. Le jaseur des cèdres se montre, le fruit de l'amélanchier artistement posé dans le bec, et la houlette bien peignée. Le nid que tresse l'oriole est octroyé au bouleau à feuilles de peuplier. Un tournesol semé par un geai s'élève, seul, au milieu du jardin. Il est, avec le dahlia, par sa grandeur et dans la chaleur accablante, le rédempteur de la torpeur de tout. Telle est la vie merveilleuse, la vie qui fuse, établie ici à demeure. Occasionnellement, l'homme passe dans cette vie. Plus occasionnellement encore, la poésie passe dans l'homme. Sa parole — non son écriture — résonne alors à l'unisson du monde, à son cœur même et selon ses rythmes immuables.

J.-P.I.

«Le Grand Code» de Northrop Frye

Pour abriter son Dieu, Israël n'a pas érigé de temples. Il s'est donné au *Livre*. Voilà le temple véritable où apparaît le Dieu vivant. Les rouleaux de papyrus sont restés là où la plupart des temples ont été détruits ou se sont désagrégés. Frye parle de la «suprématie du verbal sur le monumental». Qu'est-ce qui dans la Bible (laquelle est aussi «un modèle verbal de culture») a attiré et attire encore les poètes et les créateurs de l'Occident? Pour saisir cet immense phénomène culturel, Frye s'efforce de dévoiler la structure unifiée de la narration et de l'imagerie dans la Bible. C'est le noyau de son ouvrage (Seuil, 1984). Il souligne que la Bible a ses origines dans la première phase, métaphorique, du langage. «Mythe et métaphore répondent à la question: quel est le sens littéral de la Bible?» Bref, l'accent est mis sur le récit, sur le fait que la Bible tout entière repose sur des structures narratives. (Ce sont de pareilles richesses narratives qui la distinguent de maints autres livres sacrés.) L'auteur analyse la Bible comme une révélation qui progresse dialectiquement en sept étapes (de la création à l'apocalypse), ouvrant une perspective de plus en plus nourrie en vues profondes. (Dans la tradition occulte, à ses débuts, ce qui est sacré est un secret qui ne doit être communiqué qu'*oralement*.) Mais comment distinguer la voix de Dieu de la voix des rédacteurs? A proprement parler, ajoute Frye, les parties de la Bible sont des livres sans auteur. On y perçoit une dimension cumulative de collage, une expansion en mosaïque; qu'on songe seulement à la diversité de ses genres littéraires. Frye n'a d'autre souci pédagogique que de proposer des perspectives. Il y réussit parfaitement. Peu de critiques se sont attachés à une vue sur la «forme» de la Bible. Il fallait la culture et la générosité d'esprit de Frye pour s'y consacrer.

F.O.

Le Langevin d'André Brochu

Même si elle peut sembler souvent l'activité la plus futile, la plus ennuyeuse, la plus éloignée de l'ex-

périence première, dynamique, qui la fonde, c'est-à-dire de la lecture, la critique savante offre parfois des moments de grâce, qui ne sont peut-être dûs qu'à deux choses: l'amitié lucide que l'auteur porte à son objet, et l'intelligence dont il sait animer son écriture. De ce type de critique, qui dépasse le commentaire pour s'établir pleinement dans la région souveraine de l'essai, André Brochu, à nouveau, donne un bel exemple dans son livre sur les romans d'André Langevin: *L'Évasion tragique* (HMH, 1985). «La critique littéraire, déclare-t-il d'entrée de jeu, est d'abord écriture, c'est-à-dire désir, désir d'être et de connaître». De chacun des cinq romans de Langevin, traités dans autant de chapitres, Brochu analyse la construction narrative, étudie les personnages et dégage les grandes lignes de force thématiques, en particulier celles qui convergent vers une vision foncièrement pessimiste du fait de vivre, d'où toute fuite est vouée à l'échec. De l'ouvrage émergent notamment le bel usage que fait Brochu des concepts d'«homme d'ici» et d'«homme de là» qu'il emprunte à Ernest Gagnon, et la netteté avec laquelle il situe Langevin dans le contexte littéraire et philosophique du Québec et de l'Europe. La critique, au sens le plus fort du terme, sauve les œuvres, leur ajoute un surcroît de valeur et de signification, une épaisseur de réalité sans laquelle parfois elles auraient peine, seules, à s'imposer.

F.R.

Lire la poésie?

Jean-Pierre Balpe a de la chance. Il sait ce qu'est la poésie. Non seulement il le sait, mais il peut le dire, et il le dit. Mieux: il sait comment on doit lire les poèmes, et il le dit aussi, dans son livre intitulé *Lire la poésie* (Armand Colin, 1980). Quelle poésie Jean-Pierre Balpe lit-il? Celle des maîtres que tout le monde connaît: G. Crétin, P.L. Rossi, M. Regnault, J. Mougin, D. Kharms, H. Deluy, I. Rocha, A. Bartra, pour n'en citer que quelques-uns. Heureux Jean-Pierre Balpe! Si j'étais lui, le soleil de la poésie à lire brillerait toujours pour moi. Je ne naviguerais

pas, onze mois sur douze, dans une mer de points d'interrogation.

J.-P. I.

«Florence, six siècles de splendeur et de gloire»

Si j'avais à concevoir un ouvrage sur l'histoire de Florence et de sa culture, je ne saurais imaginer une meilleure mise en pages, un plus beau et judicieux choix d'images que ceux qui caractérisent cet ouvrage de Gene Adam Brucker (Nathan, 1984). Le sous-titre dit bien ce dont il s'agit. Toute la diversité des sources iconographiques est utilisée: miniatures, enluminures, fresques, peintures, cartes à vol d'oiseau, dessins, photographies prises aux XIX^e et XX^e siècles. De plus, l'éditeur nous propose des insertions double page, toujours merveilleusement illustrées, qui portent sur l'architecture d'un palais, le florin et la lire, le commerce à l'étranger, les statistiques de Florence en 1338, la manufacture de la laine, les arts, les corporations politiques, etc. Rien n'est trop séduisant pour évoquer la vie urbaine du «premier des Etats du monde moderne». C'est à croire que les Florentins sont vraiment le «cinquième élément de l'univers». Rien d'étonnant qu'y soit né «l'humanisme civil». Le texte succinct de Brucker sur l'histoire de Florence, dans ses dimensions socio-politiques, économiques et culturelles, est une excellente synthèse à laquelle sont greffées de nombreuses annexes sur la chronologie, les familles, l'arbre généalogique des Médicis, la toponymie, etc. Je regrette de n'avoir pas pris connaissance des autres ouvrages de la collection, car *Venise*, la *Grèce*, ou le *Paris du XX^e siècle*, s'ils sont aussi magnifiquement conçus et réalisés, doivent être des merveilles.

F.O.

Pierre Olivier et l'art du roman

L'ex-journaliste Pierre Olivier a maintenant commis deux livres, des sortes de romans à forte teneur autobiographique, mais dans lesquels il prétend interroger tout l'Occident: *Les militaires ont envahi*

Manhattan (1984) et *Chesty sur glace avec un twist* (1985). Il en annonce deux autres. Son calcul est simple. Par le roman, il se hausse d'un cran au-dessus du journalisme, ce qui lui permet de snober ses ex-collègues, voire de les dénigrer. En toute impunité: comment *répondre à un romancier?* Mais il ne va pas jusqu'au roman, vu que ses fictions n'en sont pas: il s'agit de l'actualité, de la réalité, présentées avec un zeste de style et quelques pincées d'humour. Voici donc Pierre Olivier assis entre deux chaises: que les journalistes sachent qu'il est écrivain, que les écrivains ne le prennent pas pour un rêveur, un inventeur, un fabricant. Si on retire les chaises, devinez sur quoi l'Olivier se retrouve! Pour tout dire, ses «romans» sont une version chic d'*Echo-vedettes*.

F.H.

L'Almanach du vieux fermier

The Old Farmer's Almanac va entamer sa 193^e année. Quel exemple de stabilité! Voilà ce qui arrive quand on ne traite que de sujets éternels comme les conjonctions d'astres, les tremblements de terre, la valeur nutritive des fumiers, les distractions pour les jours de pluie (par ailleurs annoncés), le calendrier des marées, les rapports entre le jus de concombre et la beauté, la brillance des étoiles, les jours de pleine lune ou les trois façons d'hypnotiser un poulet. Pour ceux et celles qui préféreraient aux sujets éternels l'action dangereuse, l'almanach annonce un extraordinaire engin capable de détecter à distance les trésors cachés. Un livre unique! «s'écria Aliocha, mi-rieur, mi-ému. (...) Et tous les enfants répétèrent son acclamation.»

J.-P.I.

Formes sans contours

A partir de la nouvelle de Balzac, *Le Chef-d'œuvre inconnu*, Hubert Damisch entreprend, dans *Fenêtre jaune cadmium ou les dessous de la peinture* (Seuil, 1984), une «traversée» sur le sens de l'informel en peinture. Ses jalons: Mondrian, Pollock, New-

man, Dubuffet, Fautrier, etc. Il se questionne à propos des formes qui sont apparues sans contour. Les Américains ont bouleversé le paysage artistique (ce qu'avait prévu Matisse). Le sol transmué en mur provient de l'inconscient, dit Pollock. S'instaure une oscillation entre Pollock et Barnett Newman, les deux versants, en Amérique, d'une vision de l'espace. «L'épisode américain représente alors moins un développement inédit dans l'histoire de l'abstraction qu'il ne correspondait à un nouveau départ, à une reprise, mais à un niveau plus profond, et avec des moyens théoriques autant que pratiques plus puissants, de la partie entamée, sous le titre de l'abstraction, trente ou quarante ans plus tôt.» Puis l'ouvrage revient plus longuement sur une œuvre de Klee, où la mathématique est convoquée, pour se terminer sur des analyses d'œuvres d'Adami et de François Rouan et ses tres-sages.

F.O.

Sur un hommage à la vie

C'est de conduite de la vie qu'il est question dans *Women of Wright County* (edited by Caroline T. Westrum, Buffalo, Minnesota, 1983). Un trésor de vaillance sans bruit s'y révèle à travers les courtes biographies de nombreuses femmes ordinaires d'un comté ordinaire et campagnard. Tout cela rayonne l'énergie de vivre, que la gaieté accompagne, et qui ne s'épuise pas en vains discours, même si, à l'occasion, elle se dissipe un peu en fêtes de fraternité, comme les fonds publics de Rimbaud. Pour l'estomac rongé par les fruits amers de la textologie universelle, la lecture de *Women of Wright County* s'avère alcalinisante à souhait, et tonifiante comme une tisane de l'abbé Warré, ancien curé de Martenneville, dans la Somme.

J.-P.I.